

BIXIOU.

Bon !

DUTOCQ.

Pour pouvoir se rapprocher, car le ministre a vu la nécessité de céder, il veut tuer la difficulté. Il faut une cause pour se défaire de Rabourdin. On a donc déniché un ancien travail fait par lui sur les administrations pour les épurer, et il en circule quelque chose. Du moins, voilà comment j'essaye de m'expliquer la chose. Faites le dessin, vous entrez dans le jeu des sommités, vous servez à la fois le ministre, la cour, tout le monde, et vous êtes nommé. Comprenez-vous ?

BIXIOU.

Je ne comprends pas comment vous pouvez savoir tout cela, ou bien vous l'inventez.

DUTOCQ.

Voulez-vous que je vous montre votre article ?

BIXIOU.

Oui.

DUTOCQ.

Eh bien ! venez chez moi, car je veux remettre ce travail en des mains sûres.

BIXIOU.

Allez-y tout seul. (*Il rentre dans le bureau des Rabourdin.*) Il n'est question que de ce que vous a dit Dutocq, parole d'honneur. Monsieur Rabourdin aurait donné des notes peu flatteuses sur les employés à réformer. Le secret de son élévation est là. Nous vivons dans un temps où rien n'étonne. (*Il se drape comme Talma.*)

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,  
Et vous vous étonnez, insensés que vous êtes !

de trouver une cause de ce genre à la faveur d'un homme ? Mon Baudoyer est trop bête pour réussir par des moyens semblables ! Agréez mon compliment, messieurs, vous êtes sous un illustre chef. (*Il sort.*)

POIRET.

Je quitterai le ministère sans avoir jamais pu comprendre

une seule phrase de ce monsieur-là. Qu'est-ce qu'il veut dire avec ses têtes tombées ?

FLEURY.

Parbleu ! les quatre sergents de la Rochelle, Berton, Ney, Caron, les frères Faucher, tous les massacres !

PHELLION.

Il avance légèrement des choses hasardées.

FLEURY.

Dites donc qu'il ment, qu'il blague ! et que dans sa gueule le vrai prend la tournure du vert-de-gris.

PHELLION.

Vos paroles sont hors la loi de la politesse et des égards que l'on se doit entre collègues.

VIMEUX.

Il me semble que si ce qu'il dit est faux, on nomme cela des calomnies, des diffamations, et qu'un diffamateur mérite des coups de cravache.

FLEURY, s'animant.

Et si les bureaux sont un endroit public, cela va droit en police correctionnelle.

PHELLION, voulant éviter une querelle, essaye de détourner la conversation.

Messieurs, du calme. Je travaille à un nouveau petit traité sur la morale, et j'en suis à l'âme.

FLEURY, l'interrompant.

Qu'en dites-vous, monsieur Phellion ?

PHELLION, lisant.

D. Qu'est-ce que l'âme de l'homme ?

R. C'est une substance spirituelle qui pense et qui raisonne.

THUILLIER.

Une substance spirituelle, c'est comme si on disait un ellon immatériel.

POIRET.

Laissez donc dire...

PHELLION, reprenant.

D. D'où vient l'âme ?

R. Elle vient de Dieu, qui l'a créée d'une nature simple.

et indivisible, et dont par conséquent on ne peut concevoir la destructibilité, et il a dit...

POIRET, stupéfait.

Dieu?

PHELLION.

Oui, monsieur. La tradition est là.

FLEURY, à Poiret.

N'interrompez donc pas, vous-même!

PHELLION, reprenant.

Et il a dit qu'il l'avait créée immortelle, c'est-à-dire qu'elle ne mourra jamais.

D. A quoi sert l'âme?

R. A comprendre, vouloir et se souvenir; ce qui constitue l'entendement, la volonté, la mémoire.

D. A quoi sert l'entendement?

R. A connaître. C'est l'œil de l'âme.

FLEURY.

Et l'âme est l'œil de quoi?

PHELLION, continuant.

D. Que doit connaître l'entendement?

R. La vérité.

D. Pourquoi l'homme a-t-il une volonté?

R. Pour aimer le bien et haïr le mal.

D. Qu'est-ce que le bien?

R. Ce qui rend heureux.

VINEUX.

Et vous écrivez cela pour des demoiselles?

PHELLION.

Oui. (Continuant.)

D. Combien y a-t-il de sortes de biens?

FLEURY.

C'est prodigieusement lesté!

PHELLION indigné.

Oh! monsieur! (Se calmant.) Voici d'ailleurs la réponse. J'en suis là. (Il lit.)

R. Il y a deux sortes de biens, le bien éternel et le bien temporel.

POIRET, il fait une mine de mépris.

Et cela se vendra beaucoup?

PHELLION.

J'ose l'espérer. Il faut une grande contention d'esprit pour établir le système des demandes et des réponses, voilà pourquoi je vous priais de me laisser penser, car les réponses...

THUILLIER, interrompant.

Au reste, les réponses pourront se vendre à part.

POIRET.

Est-ce un calembour?

THUILLIER.

Oui, on en fera de la salade (de raiponces).

PHELLION.

J'ai eu le tort grave de vous interrompre. (Il se replonge la tête dans ses cartons.) Mais (en lui-même) ils ne pensent plus à monsieur Rabourdin.

En ce moment il se passait entre des Lupeaux et le ministre une scène qui décida du sort de Rabourdin. Avant le déjeuner, le secrétaire général était venu trouver l'Excellence dans son cabinet, en s'assurant que La Brière ne pouvait rien entendre.

— Votre Excellence ne joue pas franchement avec moi...

— Nous voilà brutilés, pensa le ministre, parce que sa maîtresse m'a fait des coquetteries hier. — Je vous croyais moins enfant, mon cher ami, reprit-il à haute voix.

— Ami, reprit le secrétaire général, je vais bien le savoir. Le ministre regarda fièrement des Lupeaux.

— Nous sommes entre nous, et nous pouvons nous expliquer. Le député de l'arrondissement où se trouve ma terre des Lupeaux...

— C'est donc bien décidément une terre? dit en riant le ministre pour cacher sa surprise.

— Augmentée de deux cent mille francs d'acquisitions, reprit négligemment des Lupeaux. Vous connaissiez la démission de ce député depuis dix jours, et vous ne m'avez point prévenu, vous ne le deviez pas; mais vous saviez très-bien que je désire m'asseoir en plein centre. Avez-vous songé que je puis me rejeter dans la Doctrine qui vous dé-

vorera vous et la monarchie, si l'on continue à laisser ce parti recruter les hommes d'un certain talent méconnu? Savez-vous qu'il n'y a pas dans une nation plus de cinquante ou soixante têtes dangereuses, et où l'esprit soit en rapport avec l'ambition? Savoir gouverner, c'est connaître ces têtes-là pour les couper ou pour les acheter. Je ne sais pas si j'ai du talent, mais j'ai de l'ambition, et vous commettez la faute de ne pas vous entendre avec un homme qui ne vous veut que du bien. Le sacre a ébloui pour un moment, mais après?... Après, la guerre des mots et des discussions recommencera, s'envenimera. Eh bien! pour ce qui vous concerne, ne me trouvez pas dans le centre gauche, croyez-moi! Malgré les manœuvres de votre préfet, à qui sans doute il est parvenu des instructions confidentielles contre moi, j'aurai la majorité. Le moment est venu de nous bien comprendre. Après un petit coup de Jarnac on devient quelquefois bons amis. Je serai nommé comte, et l'on ne refusera pas à mes services le grand cordon de la Légion. Mais je tiens moins à ces deux points qu'à une chose où votre intérêt seul se trouve engagé... Vous n'avez pas encore nommé Rabourdin, j'ai eu des nouvelles ce matin, vous satisferez bien du monde en lui préférant Baudoyer...

— Nommer Baudoyer! s'écria le ministre, vous le connaissez?

— Oui, dit des Lupeaulx, mais quand son incapacité sera prouvée, vous le destituerez en priant ses protecteurs de l'employer chez eux. Vous aurez ainsi pour vos amis une direction importante à donner, ce qui facilitera quelque transaction pour vous défaire de quelque ambitieux.

— Je lui ai promis.

— Oui, mais je ne vous demande pas de changer aujourd'hui même. Je sais le danger de dire oui et non dans la même journée. Remettez les nominations, vous pourrez les signer après-demain. Eh bien! après-demain vous reconnaîtrez qu'il est impossible de conserver Rabourdin, de qui, d'ailleurs, vous aurez reçu une belle et bonne démission.

— Sa démission?

— Oui.

— Pourquoi?

— Il est l'homme d'un pouvoir inconnu pour lequel il a fait l'espionnage en grand dans tous les ministères, et la chose a été découverte par une inadvertance; on en parle, les employés sont furieux. De grâce, ne travaillez pas aujourd'hui avec lui, laissez-moi trouver un biais pour vous en dispenser. Allez chez le roi, je suis sûr que vous trouverez des personnes contentes de votre concession à propos de Baudoyer, vous obtiendrez quelque chose en échange. Puis, vous serez bien fort plus tard en destituant ce sot, puisqu'on vous l'aura pour ainsi dire imposé.

— Qui vous a fait changer ainsi sur le compte de Rabourdin?

— Aideriez-vous monsieur de Châteaubriand à faire un article contre le ministère? Eh bien! voici comment Rabourdin me traite dans son état, dit-il en donnant sa note au ministre. Il organise un gouvernement tout entier, sans doute au profit d'une société que nous ne connaissons pas. Je vais rester son ami pour le surveiller; je crois que je rendrai quelque grand service qui me mènera à la pairie, car la pairie est le seul objet de mes désirs. Sachez-le bien, je ne veux ni ministère ni quoi que ce soit qui puisse vous contrarier, je vise à la pairie qui me permettra d'épouser la fille de quelque maison de banque avec deux cent mille livres de rente. Ainsi, laissez-moi vous rendre quelques grands services qui fassent dire au roi que j'ai sauvé le trône. Il y a longtemps que je le dis; le libéralisme ne nous livrera plus de bataille rangée; il a renoncé aux conspirations, au carbonarisme, aux prises d'armes, il mine en dessous et se prépare à un complet *Ote-toi de là que je m'y mette!* Croyez-vous que je me sois fait le courtisan de la femme d'un Rabourdin pour mon plaisir? non, j'avais des renseignements! Ainsi, deux choses aujourd'hui: l'ajournement des nominations, et votre coopération *sincère* à mon élection. Vous verrez si vers la fin de la session je ne vous aurai pas largement payé ma dette.

Pour toute réponse, le ministre prit le travail du personnel et le tendit à des Lupeaulx.

— Je vais faire dire à Rabourdin, reprit des Lupeaux, que vous remettiez le travail à samedi.

Le ministre consentit par un signe de tête. Le garçon du secrétariat traversa bientôt les cours et vint chez Rabourdin pour le prévenir que le travail était remis à samedi, jour où la chambre ne s'occupait que de pétitions et où le ministre avait toute sa journée. En ce moment même, Saillard glissait sa phrase à la femme du ministre, qui lui répondit avec dignité qu'elle ne se mêlait point d'affaires d'État et que d'ailleurs elle avait entendu dire que monsieur Rabourdin était nommé. Saillard épouvanté monta chez Baudoyer et trouva Dutocq, Godard et Bixiou dans un état d'exaspération difficile à décrire, car ils parcouraient la terrible minute du travail de Rabourdin sur les employés.

BIXIOU, *en montrant du doigt un passage.*

Vous voilà, père Saillard.

SAILLARD. *La caisse est à supprimer dans tous les ministères, qui doivent avoir leurs comptes courants au Trésor. Saillard est riche et n'a nul besoin de pension.*

Voulez-vous voir votre gendre? (*Il feuillette.*) Voilà.

BAUDOYER. *Complètement incapable. Remercie sans pension, il est riche.*

Et l'ami Godard? (*Il feuillette.*)

GODARD. *A renvoyer! une pension du tiers de son traitement.*

Enfin nous y sommes tous. Moi je suis un artiste à faire employer par la liste civile, à l'Opéra, aux Menus-Plaisirs, au Muséum. Beaucoup de capacité, peu de tenue, incapable d'application, esprit remuant. Ah! je l'en donnerai de l'artiste!

SAILLARD.

Supprimer les caissiers!... C'est un monstre!

BIXIOU.

Que dit-il de notre mystérieux Desroys? (*Il feuillette et lit.*)

DESROYS. *Homme dangereux en ce qu'il est inébranlable en des principes contraires à tout pouvoir monarchique. Fils*

*de conventionnel, il admire la Convention, il peut devenir un pernicieux publiciste.*

BAUDOYER.

La police n'est pas si habile!

GODARD.

Mais je vais au secrétariat général porter une plainte en règle; il faut nous retirer tous en masse si un pareil homme est nommé.

DUTOCCQ.

Écoutez-moi, messieurs! de la prudence. Si vous vous souleviez d'abord, nous serions accusés de vengeance et d'intérêt personnel! Non, laissez courir le bruit tout doucement. Quand l'administration entière sera soulevée, vos démarches auront l'assentiment général.

BIXIOU.

Dutocq est dans les principes du grand air inventé par le sublime Rossini pour *Basilio*, et qui prouve que ce grand compositeur est un homme politique! Ceci me semble juste et convenable. Je compte mettre ma carte chez monsieur Rabourdin demain matin, et je vais faire graver BIXIOU; puis, comme titres, au-dessous: *Peu de tenue, incapable d'application, esprit remuant.*

GODARD.

Bonne idée, messieurs. Faisons faire nos cartes, et que le Rabourdin les ait toutes demain matin.

BAUDOYER.

Monsieur Bixiou, chargez-vous de ce petit détail, et faites détruire les planches après qu'on en aura tiré une seule épreuve.

DUTOCCQ, *prenant à part Bixiou.*

Eh bien! voulez-vous dessiner la charge maintenant?

BIXIOU.

Je comprends, mon cher, que vous êtes dans le secret depuis dix jours. (*Il le regarde dans le blanc des yeux.*) Serai-je sous-chef?

DUTOCCQ.

Ma parole d'honneur, et mille francs de gratification

comme je vous l'ai dit. Vous ne savez pas quel service vous rendez à des gens puissants.

BIXIOU.

Vous les connaissez?

DUTOCQ.

Oui.

BIXIOU.

Eh bien! je veux leur parler.

DUTOCQ, *sèchement.*

Faites la charge ou ne la faites pas, vous serez sous-chef ou vous ne le serez pas.

BIXIOU.

Eh bien! voyons les mille francs.

DUTOCQ.

Je vous les donnerai contre de dessin.

BIXIOU.

En avant. La charge courra demain dans les bureaux. Allons donc embêter les Rabourdin. (*Parlant à Saillard, à Godard et à Baudoyer qui causent entre eux à voix basse.*) Nous allons aller travailler les voisins. (*Il sort avec Dutocq et arrive au bureau Rabourdin. A son aspect, Fleury, Thuillier, Vimeux s'animent.*) Eh bien! qu'avez-vous, messieurs? Ce que je vous ai dit est si vrai que vous pouvez aller voir les preuves de la plus infâme des délations chez le vertueux, l'honnête, l'estimable, probe et pieux Baudoyer, qui certes est incapable, lui! du moins, de faire un pareil métier. Votre chef a inventé quelque guillotine pour les employés, c'est sûr, allez voir! suivez le monde, on ne paye pas si l'on est mécontent, vous jouirez de votre malheur, GRATIS! Aussi les nominations sont-elles remises. Les bureaux sont en ruine, et Rabourdin vient d'être prévenu que le ministre ne travaillerait pas avec lui aujourd'hui. Et, allez donc!

Phellion et Poiret demeurèrent seuls. Le premier aimait trop Rabourdin pour aller chercher une conviction qui pouvait nuire à un homme qu'il ne voulait pas juger; le second n'avait plus que cinq jours à rester au bureau. En ce moment, Sébastien descendit pour venir chercher ce qui devait être compris dans les pièces à signer. Il fut assez

étonné, sans en rien témoigner, de trouver le bureau désert.

PELLION.

Mon jeune ami (*il se lève, cas rare*), savez-vous ce qui se passe, quels bruits courent sur monsieur Rabourdin, que vous aimez et (*il baisse la voix et s'approche de l'oreille de Sébastien*) que j'aime autant que je l'estime? On dit qu'il a commis l'imprudence de laisser traîner un travail sur les employés... (*A ces mots, Phellion s'arrête, il est obligé de soutenir dans ses bras nerveux le jeune Sébastien, qui devient pâle comme une rose blanche, et défaille sur une chaise.*) Une clef dans le dos, monsieur Poiret, avez-vous une clef?

POIRET.

J'ai toujours celle de mon domicile.

(*Le vieux Poiret jeune insinue sa clef dans le dos de Sébastien, à qui Phellion fait boire un verre d'eau froide. Le pauvre enfant n'ouvre les yeux que pour verser un torrent de larmes. Il va se mettre la tête sur le bureau de Phellion, en s'y renversant le corps, abandonné comme si la foudre l'avait atteint, et ses sanglots sont si pénétrants, si vrais, si abondants, que, pour la première fois de sa vie, Poiret s'émeut de la douleur d'autrui.*)

PELLION (*grossissant sa voix*).

Allons, allons, mon jeune ami, du courage! Dans les grandes circonstances il en faut. Vous êtes un homme. Qu'y a-t-il? en quoi ceci peut-il vous émouvoir si démesurément.

SÉBASTIEN, *à travers ses sanglots.*

C'est moi qui ai perdu monsieur Rabourdin. J'ai laissé l'état que j'avais copié, j'ai tué mon bienfaiteur, j'en mourrai. Un si grand homme! un homme qui eût été ministre!

POIRET, *en se mouchant.*

C'est donc vrai qu'il a fait les rapports?

SÉBASTIEN, *à travers ses sanglots.*

Mais c'était pour... Allons, je vais dire ses secrets, maintenant! Ah! le misérable Dutocq! c'est lui qui l'a volé...

Et les pleurs, les sanglots recommencèrent si bien que, de son cabinet, Rabourdin entendit les larmes, distingua la voix, et monta. Le chef trouva Sébastien presque évanoui, comme un Christ, entre les bras de Phellion et de Poiret, qui singeaient grotesquement la pause des deux Maries et dont les figures étaient crispées par l'attendrissement.

RABOURDIN.

Qu'y a-t-il, messieurs? (*Sébastien se dresse sur ses pieds et tombe sur ses genoux devant Rabourdin.*)

SÉBASTIEN.

Je vous ai perdu, monsieur! L'état, Dutocq le monstre, il l'a sans doute surpris.

RABOURDIN, *calme.*

Je le savais. (*Il relève Sébastien et l'emmène.*) Vous êtes un enfant, mon ami. (*Il s'adresse à Phellion.*) Où sont ces messieurs?

PHELLION.

Monsieur, ils sont allés voir dans le cabinet de monsieur Baudoyer un état que l'on dit...

RABOURDIN.

Assez. (*Il sort en tenant Sébastien. Poiret et Phellion se regardent en proie à une vive surprise et ne savent quelles idées se communiquer.*)

POIRET, à Phellion.

Monsieur Rabourdin!...

PHELLION, à Poiret.

Monsieur Rabourdin!

POIRET.

Par exemple, monsieur Rabourdin!

PHELLION.

Avez-vous vu, comme il était, néanmoins, calme et digne...

POIRET, *d'un air finaud qui ressemble à une grimace.*

Il y aurait quelque chose là-dessous que cela ne m'étonnerait point.

PHELLION.

Un homme d'honneur, pur, sans tache.

POIRET.

Et ce Dutocq?

PHELLION.

Monsieur Poiret, vous pensez ce que je pense sur Dutocq; ne me comprenez-vous pas?

POIRET, *en donnant deux ou trois petits coups de tête, répond d'un air fin.*

Oui. (*Tous les employés rentrent.*)

FLEURY.

En voilà une sévère, et après avoir lu, je ne le crois pas encore. Monsieur Rabourdin, le roi des hommes! Ma foi, s'il y a des espions parmi ces hommes-là, c'est à dégoûter de la vertu. Je mettais Rabourdin dans les héros de Plutarque.

VIMEUX.

Oh! c'est vrai!

POIRET, *songeant qu'il n'a plus que cinq jours.*

Mais, messieurs, que dites-vous de celui qui a dérobé le travail, qui a guetté monsieur Rabourdin? (*Dutocq s'en va.*)

FLEURY.

C'est un Judas Iscariote! Qui est-ce?

PHELLION, *finement.*

Il n'est certes pas parmi nous.

VIMEUX, *illuminé.*

C'est Dutocq.

PHELLION.

Je n'en ai point vu la preuve, monsieur. Pendant que vous étiez absent, ce jeune homme, monsieur de La Roche, a failli mourir. Tenez, voyez ses larmes sur mon bureau!...

POIRET.

Nous l'avons tenu dans nos bras évanoui. Et la clef de mon domicile, tiens, tiens, il l'a toujours dans le dos. (*Poiret sort.*)

VIMEUX.

Le ministre n'a pas voulu travailler avec Rabourdin aujourd'hui, et monsieur Saillard, à qui le chef du personnel a dit deux mots, est venu prévenir monsieur Baudoyer de

faire une demande pour la croix de la Légion d'honneur; il y en a une pour le jour de l'an accordée à la division, et elle est donnée à monsieur Baudoyer. Est-ce clair? Monsieur Rabourdin est sacrifié par ceux-là même qui l'emploient. Voilà ce que dit Bixiou. Nous étions tous supprimés, excepté Phellion et Sébastien.

DU BRUEL, *arrivant.*

Hé bien, messieurs, est-ce vrai?

THUILLIER.

De la dernière exactitude.

DU BRUEL, *remettant son chapeau,*

Adieu, messieurs. *(Il sort.)*

THUILLIER.

Il ne s'amuse pas dans les feux de file, le vaudevilliste! Il va chez le duc de Rhétoré, chez le duc de Maufrigneuse; mais il peut courir! C'est, dit-on, Colleville qui sera notre chef.

PELLION.

Il avait pourtant l'air d'aimer monsieur Rabourdin.

POIRET, *rentrant.*

J'ai eu toutes les peines du monde à avoir la clef de mon domicile; ce petit fond en larmes, et monsieur Rabourdin a disparu complètement. *(Dutoq et Bixiou rentrent.)*

BIXIOU.

Hé bien, messieurs, il se passe d'étranges choses dans votre bureau! Du Bruel? *(Il regarde dans le cabinet.)* Parti!

THUILLIER.

En course!

BIXIOU.

Et Rabourdin?

FLEURY.

Fondu! distillé! fumé! Dire qu'un homme, le roi des hommes!...

POIRET, *à Dutoq.*

Dans sa douleur, monsieur Dutoq, le petit Sébastien vous accuse d'avoir pris le travail, il y a dix jours...

BIXIOU, *en regardant Dutoq.*

Il faut vous laver de ce reproche, mon cher. *(Tous les employés contemplant fixement Dutoq.)*

DUTOQ.

Où est-il, ce petit aspic qui le copiait?

BIXIOU.

Comment savez-vous qu'il le copiait? Mon cher, il n'y que le diamant qui puisse polir le diamant! *(Dutoq sort.)*

POIRET.

Écoutez, monsieur Bixiou, je n'ai plus que cinq jours et demi à rester dans les bureaux, et je voudrais une fois, une seule fois, avoir le plaisir de vous comprendre! Faites-moi l'honneur de m'expliquer en quoi le diamant est utile dans cette circonstance...

BIXIOU.

Cela veut dire, papa, car je veux bien une fois descendre jusqu'à vous, que de même que le diamant peut seul user le diamant, de même il n'y a qu'un curieux qui puisse vaincre son semblable.

FLEURY.

Curieux est mis ici pour espion.

POIRET.

Je ne comprends pas...

BIXIOU.

Eh bien, ce sera pour une autre fois.

Monsieur Rabourdin avait couru chez le ministre. Le ministre était à la chambre. Rabourdin se rendit à la chambre des députés, où il écrivit un mot au ministre. Le ministre était à la tribune, occupé d'une chaude discussion. Rabourdin attendit, non pas dans la salle des conférences, mais dans la cour, et se décida, malgré le froid, à se poster devant la voiture de l'Excellence, afin de lui parler quand elle y monterait. L'huissier lui avait dit que le ministre était engagé dans une tempête soulevée par les dix-neuf de l'extrême gauche, et qu'il y avait une séance orageuse. Rabourdin se promenait dans la largeur de la cour du palais, en proie à une agitation fébrile, et il attendit cinq mortelles

heures. A six heures et demie, le défilé commença; mais le chasseur du ministre vint trouver le cocher.

— Hé! Jean! lui dit-il, monseigneur est parti avec le ministre de la guerre; ils vont chez le roi, et de là dînent ensemble. Nous irons le chercher à dix heures, il y aura conseil.

Rabourdin revint à pas lents chez lui, dans un abattement facile à concevoir. Il était sept heures. Il eut à peine le temps de s'habiller.

— Eh bien! tu es nommé, lui dit joyeusement sa femme quand il se montra dans le salon.

Rabourdin leva la tête par un mouvement d'horrible mélancolie, et répondit: — Je crains bien de ne plus remettre les pieds au ministère.

— Quoi! dit sa femme agitée d'une horrible anxiété.

— Mon mémoire sur les employés court les bureaux, et il m'a été impossible de joindre le ministre!

Célestine eut une vision rapide, où, par un de ses éclairs infernaux, le démon lui montra le sens de sa dernière conversation avec des Lupeaulx.

— Si je m'étais conduite en femme vulgaire, pensa-t-elle, nous aurions eu la place.

Elle contempla Rabourdin avec une sorte de douleur. Il se fit un triste silence, et le dîner se passa dans de mutuelles méditations.

— Et c'est notre mercredi, dit-elle.

— Tout n'est pas perdu, ma chère Célestine, dit Rabourdin en mettant un baiser sur le front de sa femme, peut-être pourrai-je parler demain matin au ministre et tout s'expliquera. Sébastien a passé hier la nuit, toutes les copies sont achevées et collationnées, je prierai le ministre de me lire en mettant tout sur son bureau. La Brière m'aidera. L'on ne condamne jamais un homme sans l'entendre.

— Je suis curieuse de savoir si monsieur des Lupeaulx viendra nous voir aujourd'hui.

— Lui?... certes il n'y manquera pas, dit Rabourdin. Il y a du tigre chez lui, il aime à lécher le sang de la blessure qu'il a faite!

— Mon pauvre ami, reprit sa femme en lui prenant la main, je ne sais pas comment l'homme qui pouvait concevoir une si belle réforme n'a pas vu qu'elle ne devait être communiquée à personne. C'est de ces idées qu'un homme garde dans sa conscience, car lui seul peut les appliquer. Il fallait faire dans ta sphère comme Napoléon dans la sienne; il s'est plié, tordu, il a rampé! Oui, Bonaparte a rampé! Pour devenir général en chef, il a épousé la maîtresse de Barras. Il fallait attendre, se faire nommer député, suivre les mouvements de la politique, tantôt au fond de la mer, tantôt sur le dos d'une lame, et, comme monsieur de Villele, prendre la devise italienne: *Col tempo*, traduite en français par: *Tout vient à point pour qui sait attendre*. Cet orateur a visé le pouvoir pendant sept ans, et a commencé en 1814 par une protestation contre la charte à l'âge où tu te trouves aujourd'hui. Voilà la faute! tu t'es subordonné, quand tu es fait pour ordonner.

L'arrivée du peintre Schinner imposa silence à la femme et au mari, que ces paroles rendirent songeur.

— Cher ami, dit le peintre en serrant la main à l'administrateur, le dévouement d'un artiste est bien inutile; mais, dans ces circonstances, nous sommes fidèles, nous autres! J'ai acheté le journal du soir. Baudoyer est nommé directeur et décoré de la croix de la Légion d'honneur...

— Je suis le plus ancien, et j'ai vingt-quatre ans de services, dit en souriant Rabourdin.

— Je connais assez monsieur le comte de Sérizy, le ministre d'Etat, si vous voulez l'employer, je puis l'aller voir, dit Schinner.

Le salon s'emplit des personnes à qui les mouvements administratifs étaient inconnus. Du Bruel ne vint pas. Madame Rabourdin redoubla de gaieté, de grâce, comme le cheval qui, blessé dans la bataille, trouve encore des forces pour porter son maître.



— Elle est bien courageuse, dirent quelques femmes qui furent charmantes pour elle en la voyant dans le malheur.

— Elle a eu cependant bien des attentions pour des Lupeaulx, dit la baronne du Châtelet à la vicomtesse de Fontaine.

— Croyez-vous que..., demanda la vicomtesse.

— Mais monsieur Rabourdin aurait au moins eu la croix ! dit madame de Camps en défendant son amie.

Vers onze heures, des Lupeaulx apparut, et l'on ne peut le peindre qu'en disant que ses lunettes étaient tristes et ses yeux gais ; mais le verre enveloppait si bien les regards, qu'il fallait être physionomiste pour découvrir leur expression diabolique. Il alla serrer la main à Rabourdin, qui ne put se dispenser de la lui laisser prendre.

— Nous! avons à causer ensemble, lui dit-il en allant s'asseoir auprès de la belle Rabourdin, qui le reçut à merveille.

— Eh ! fit-il en lui jetant un regard de côté, vous êtes grande, et je vous trouve comme je vous imaginai, sublime dans la déroute. Savez-vous qu'il est bien rare à une personne supérieure de répondre à l'idée qu'on se fait d'elle ? La défaite ne vous accable donc pas ? Vous avez raison, nous triompherons, lui dit-il à l'oreille. Votre sort est toujours entre vos mains, tant que vous aurez pour allié un homme qui vous adore. Nous tiendrons conseil.

— Mais Baudoyer est-il nommé ? lui demanda-t-elle.

— Oui, dit le secrétaire général.

— Est-il décoré ?

— Pas encore, mais il le sera.

— Eh bien ?

— Vous ne connaissez pas la politique.

Pendant que cette soirée semblait éternelle à madame Rabourdin, il se passait à la place Royale une de ces comédies qui se jouent dans sept salons à Paris lors de chaque changement de ministère. Le salon des Saillard était

plein. Monsieur et madame Transon arrivèrent à huit heures. Madame Transon embrassa madame Baudoyer, née Saillard. Monsieur Bataille, capitaine de la garde nationale, vint avec son épouse et le curé de Saint-Paul.

— Monsieur Baudoyer, dit madame Transon, je veux être la première à vous faire mon compliment ; l'on a rendu justice à vos talents. Allons, vous avez bien gagné votre avancement.

— Vous voilà directeur, dit monsieur Transon en se frottant les mains, c'est très-flatteur pour le quartier.

— Et l'on peut bien dire que c'est sans intrigue, s'écria le père Saillard. Nous ne sommes pas intriguants, nous autres ! nous n'allons pas dans les soirées intimes du ministre.

L'oncle Mitral se frotta le nez en souriant, il regarda sa nièce Elisabeth qui causait avec Gigonnet. Falleix ne savait que penser de l'aveuglement du père Saillard et de Baudoyer. Messieurs Dutocq, Bixiou, du Bruel, Godard et Colleville, nommé chef, entrèrent.

— Quelles boules ! dit Bixiou à du Bruel, quelle belle caricature si on les dessinait sous forme de raies, de dorades, et de claquarts (nom vulgaire d'un coquillage) dansant une sarabande !

— Monsieur le directeur, dit Colleville, je viens vous féliciter, ou plutôt nous nous félicitons nous-mêmes de vous avoir à la tête de la direction, et nous venons vous assurer du zèle avec lequel nous coopérerons à vos travaux.

Monsieur et madame Baudoyer, père et mère du nouveau directeur, étaient là jouissant de la gloire de leur fils et de leur belle-fille. L'oncle Bidault, qui avait diné au logis, avait un petit regard frétilant qui épouvanta Bixiou.

— En voilà un, dit l'artiste à du Bruel en montrant Gigonnet, qui peut faire un personnage de vaudeville ! Qu'est-ce que ça vend ? Un Chinois pareil devrait servir d'enseigne aux Deux-Magots. Et quelle redingote ! Je croyais qu'il n'y avait que Poirot capable d'en montrer une sem-

blable après dix ans d'exposition publique aux intempéries parisiennes.

— Baudoyer est magnifique, dit du Bruel.

— Etourdissant, répondit Bixiou.

— Messieurs, leur dit Baudoyer, voici mon oncle propre, monsieur Mitral, et mon grand-oncle par ma femme, monsieur Bidault.

Gigonnet et Mitral jetèrent sur les trois employés un de ces regards profonds où éclatait la couleur de l'or et qui firent leur impression sur les deux rieurs.

— Hein ? dit Bixiou en s'en allant sous les arcades de la place Royale, avez-vous bien examiné les deux oncles ? deux exemplaires de Shylock. Ils vont, je le parie, à la halle placer leurs écus à cent pour cent par semaine. Ils prêtent sur gage, ils vendent des habits, des galons, des fromages, des femmes et des enfants ; ils sont arabes-juifs-génois-grecs-genevois-lombards et parisiens, nourris par une louve et enfantés par une Turque.

— Je crois bien ! l'oncle Mitral a été huissier, dit Godard.

— Voyez-vous ! dit du Bruel.

— Je vais aller voir tirer la pierre, reprit Bixiou, mais je voudrais bien étudier le salon de monsieur Rabourdin ; vous êtes bien heureux de pouvoir y aller, du Bruel.

— Moi ! dit le vaudevilliste, que voulez-vous que j'y fasse ? ma figure ne se prête pas aux compliments de condoléance. Et puis, c'est bien vulgaire aujourd'hui d'aller faire queue chez les gens destitués.

A minuit, le salon de madame Rabourdin était désert, il ne restait plus que deux ou trois personnes, des Lupeaulx et les maîtres de la maison. Quand Schinner, madame et monsieur Octave de Camps furent partis, des Lupeaulx se leva d'un air mystérieux, se plaça le dos à la pendule, et regarda tour à tour la femme et le mari.

— Mes amis, leur dit-il, rien n'est perdu, car le ministre et moi nous vous restons. Dutocq entre deux pouvoirs a préféré celui qui lui paraissait le plus fort. Il a servi la

grande aumônerie et la cour, il m'a trahi, c'est dans l'ordre ; un homme politique ne se plaint jamais d'une trahison. Seulement Baudoyer sera destitué dans quelques mois, et remplacé sans doute à la préfecture de police, car la grande aumônerie ne l'abandonnera pas.

Et il fit une longue tirade sur la grande aumônerie, sur les dangers que courait le gouvernement à s'appuyer sur l'Eglise, sur les jésuites, etc. Mais il n'est pas inutile de faire observer que la cour et la grande aumônerie, à laquelle des journaux libéraux accordaient une influence énorme sur l'administration, s'étaient très-peu mêlés du sieur Baudoyer. Ces petites intrigues se mouraient dans la haute sphère devant les grands intérêts qui s'y agitaient. Si quelques paroles furent arrachées par l'importunité du curé de Saint-Paul et de monsieur Gaudron, la sollicitation s'était tue à la première observation du ministre. Les passions seules faisaient la police de la congrégation en se dénonçant les unes les autres... Le pouvoir occulte de cette association, bien permise en présence de l'effrontée société de la Doctrine intitulée : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, ne devenait formidable que par l'action dont la dotaient gratuitement les subordonnés en s'en menaçant à l'envi. Enfin les calomnies libérales se plaisaient à configurer la grande aumônerie en un géant politique, administratif, civil et militaire. La peur se fera toujours des idoles. En ce moment, Baudoyer croyait à la grande aumônerie, tandis que la seule aumônerie qui l'avait protégé siégeait au café Thémis. Il est, à certaines époques, des noms, des institutions, des pouvoirs à qui l'on prête tous les malheurs, à qui l'on dénie leurs talents, et qui servent de raison coëfficiente aux sots. De même que monsieur de Talleyrand fut censé saluer tout événement par un bon mot, de même, en ce moment de la Restauration, la grande aumônerie faisait et défaisait tout. Malheureusement elle ne faisait ni ne défaisait rien. Son influence n'était entre les mains ni d'un cardinal de Richelieu ni d'un cardinal Mazarin ; mais entre les mains d'une espèce de cardinal de Fleury, qui, timide pendant cinq ans, n'osa que pendant un jour, et osa mal. Plus tard, la Doctrine fit im-

punément à Saint-Merri plus que Charles X ne prétendit faire en juillet 1830. Sans l'article sur la censure si solemment mis dans la nouvelle charte, le journalisme aurait eu son Saint-Merri aussi. La branche cadette aurait légalement exécuté le plan de Charles X.

— Restez chef de bureau sous Baudoyer, ayez ce courage, reprit des Lupeaux, soyez un véritable homme politique; laissez les pensées et les mouvements généraux de côté, renfermez-vous dans vos fonctions; ne dites pas un mot à votre directeur, ne lui donnez pas un conseil, ne faites rien sans son ordre. En trois mois Baudoyer quittera le ministère ou destitué ou déporté sur une autre plage administrative. Il ira à la maison du roi peut-être. Il m'est arrivé deux fois dans ma vie d'être ainsi couché sous une avalanche de misères, j'ai laissé passer.

— Oui, dit Rabourdin, mais vous n'étiez pas calomnié, atteint dans votre honneur, compromis...

— Ah! ah! ah! dit des Lupeaux en interrompant le chef de bureau par un rire homérique; mais c'est là le pain quotidien de tout homme remarquable dans le beau pays de France, et il y a deux manières de prendre la chose: ou d'être au-dessous, il faut plier bagage et s'en aller planter des choux; ou d'être au-dessus et marcher sans crainte, sans même tourner la tête.

— Je n'ai pour moi qu'une seule manière de dénouer le nœud coulant que l'espionnage et la trahison m'ont mis autour du cou, reprit Rabourdin, c'est de m'expliquer immédiatement avec le ministre, et, si vous m'êtes aussi sincèrement attaché que vous le dites, vous pouvez me mettre face à face avec lui demain.

— Vous voulez lui exposer votre plan d'administration?

Rabourdin inclina la tête.

— Eh bien! confiez-moi vos plans, vos mémoires, et je vous jure qu'il y passera la nuit.

— Allons-y donc, dit vivement Rabourdin, car c'est bien le moins qu'après six mois de travaux j'aie la jouissance de

doux ou trois heures pendant lesquelles un ministre du roi sera forcé d'applaudir à tant de persévérance.

Mis par la ténacité de Rabourdin sur un chemin sans buissons où la ruse pût s'abriter, des Lupeaux hésita pendant un moment et regarda madame Rabourdin en se demandant: — Qui triomphera de ma haine pour lui ou de mon goût pour elle?

— Si vous n'avez pas de confiance en moi, dit-il au chef de bureau après une pause, je vois que vous serez toujours pour moi l'homme de votre *note secrète*. Adieu, madame.

Madame Rabourdin salua froidement. Célestine et Xavier se retirèrent chacun de leur côté sans se rien dire, tant ils étaient oppressés par le malheur. La femme songeait à l'horrible situation où elle se trouvait vis-à-vis de son mari. Le chef de bureau, qui se résolvait à ne plus remettre les pieds au ministère et à donner sa démission, était perdu dans l'immensité de ses réflexions: il s'agissait pour lui de changer de vie et de prendre une voie nouvelle. Il resta pendant toute la nuit devant son feu, sans apercevoir Célestine, qui vint à plusieurs reprises sur la pointe du pied, dans ses vêtements de nuit.

— Puisque je dois aller une dernière fois au ministère pour retirer mes papiers et mettre Baudoyer au fait des affaires, tentons-y l'effet de ma démission, se dit-il.

Il rédigea sa démission, médita les expressions de la lettre dans laquelle il la mit et que voici:

« Monseigneur,

» J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence ma démission sous ce pli; mais j'ose croire qu'elle se souviendra de m'avoir entendu lui dire que j'avais remis mon honneur entre ses mains, et qu'il dépendait d'une explication immédiate. Cette explication, je l'ai vainement implorée, et aujourd'hui peut-être serait-elle inutile, alors qu'un fragment de mes travaux sur l'administration, surpris et défigurés, court dans les bureaux, est mal interprété par la haine, et me force à me retirer devant la taclie repro-

» bation du pouvoir. Votre Excellence, le matin où je voulais  
 » lui parler, a pu penser qu'il s'agissait d'avancement, quand  
 » je ne songeais qu'à la gloire de son ministère et au bien  
 » public ; il m'importait de rectifier ses idées à cet égard. »

Suivaient les formules de respect.

Il était sept heures et demie quand cet homme eut consommé le sacrifice de ses idées, car il brûla tout son travail. Fatigué par ses méditations et vaincu par ses souffrances morales, il s'assoupit la tête appuyée sur son fauteuil. Il fut réveillé par une sensation bizarre, il trouva ses mains couvertes des larmes de sa femme, agenouillée devant lui. Célestine était venue lire la démission. Elle avait mesuré l'étendue de la chute. Elle et Rabourdin, ils allaient être réduits à quatre mille livres de rente. Elle avait supputé ses dettes, elles montaient à trente-deux mille francs ! C'était la plus ignoble de toutes les misères. Et cet homme si noble et si confiant ignorait l'abus qu'elle s'était permis de la fortune confiée à ses soins. Elle sanglotait à ses pieds, belle comme Madeleine.

— Le malheur est complet, dit Xavier dans son effroi, je suis déshonoré au ministère, et déshonoré...

L'éclair de l'honneur pur scintilla dans les yeux de Célestine, elle se dressa comme un cheval effarouché, jeta sur Rabourdin un regard foudroyant.

— *Moi ! moi !* dit-elle sur deux tons sublimes. Suis-je donc une femme vulgaire ? Ne serais-tu pas nommé, si j'avais failli ? Mais, reprit-elle, il est plus facile de croire à cela qu'à la vérité.

— Qu'y a-t-il ? dit Rabourdin.

— Tout en deux mots, répondit-elle. Nous devons trente mille francs.

Rabourdin saisit sa femme par un geste fou et l'assit sur ses genoux avec joie.

— Console-toi, ma chère, dit-il avec un son de voix où perçait une adorable bonté qui changea l'amertume de ses larmes en je ne sais quoi de doux. Moi aussi j'ai fait des fautes ! j'ai travaillé fort inutilement pour mon pays ou du

moins j'ai cru pouvoir lui être utile... Maintenant, je vais marcher dans un autre sentier. Si j'avais vendu des épices, nous serions millionnaires. Eh bien, faisons-nous épiciers. Tu n'as que vingt-huit ans, mon ange ! Eh bien, dans dix ans, l'industrie l'aura rendu le luxe que tu aimes, et auquel nous renoncerons pendant quelques jours. Moi aussi, chère enfant, je ne suis pas un mari vulgaire. Nous vendrons notre ferme ! elle a depuis sept ans gagné de valeur. Cette plus-value et notre mobilier payeront *mes* dettes...

Elle embrassa son mari mille fois dans un seul baiser pour ce mot généreux.

— Nous aurons, reprit-il, cent mille francs à employer dans un commerce quelconque. Avant un mois, j'aurai choisi quelque spéculation. Le hasard qui a fait rencontrer un Martin Falleix à un Saillard ne nous manquera pas. Attends-moi pour déjeuner. Je reviendrai du ministère, libre de mon collier de misère.

Célestine serra son mari dans ses bras avec une force que n'ont point les hommes dans leurs moments les plus encolérés, car la femme est plus forte par le sentiment que l'homme n'est fort par sa puissance. Elle pleurait, riait, sanglotait et parlait tout ensemble.

Quand à huit heures Rabourdin sortit, la portière lui remit les cartes railleuses de Baudoyer, de Bixiou, de Godard et autres. Néanmoins, il se rendit au ministère, et y trouva Sébastien à la porte, qui le supplia de ne point venir dans les bureaux, où il courait une infâme caricature sur lui.

— Si vous voulez m'adoucir l'amertume de la chute, apportez-moi ce dessin, dit-il, car je vais porter ma démission moi-même à Ernest de La Brière, afin qu'elle ne soit pas dénaturée en suivant la voie administrative. J'ai mes raisons en vous demandant la caricature.

Quand, après s'être assuré que sa lettre était entre les mains du ministre, Rabourdin revint dans la cour, il trouva Sébastien en larmes, qui lui présenta la lithographie, dont voici le principal trait rendu par ce léger croquis.